

Podhorná-Polická, Alena

Conclusion

In: *Universaux argotiques des jeunes : analyse linguistique dans les lycées professionnels français et tchèques*. Vyd. 1. Brno: Masarykova univerzita, 2009, pp. [369]-376

ISBN 9788021051249

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/124062>

Access Date: 19. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

CONCLUSION

Dans la plupart des dénominations visant les particularités lexicales propres aux jeunes, on retrouve une appellation, quelle qu'elle soit, au singulier : *l'argot des jeunes* – ou le plus souvent le *parler des jeunes* ou le *langage des jeunes* – pour la France (on a tendance à éviter la notion polysémique d'argot) et, de façon plus systématique, *slang mládeže* pour la République tchèque. Ce singulier peut être interprété de manière équivoque :

- soit l'on suppose que cet argot est commun à tous, qu'il y a un stock lexical utilisé par tous les jeunes et que les jeunes s'expriment donc en puisant dans ce que nous qualifierons d'*argot commun des jeunes*
- soit l'on insiste sur le caractère universel de ce phénomène et l'on observe les *universaux argotiques* communs à tous les jeunes gens.

Cette amphibologie convient bien à notre approche comparative et contrastive à la fois parce qu'elle nous permet d'orienter notre réflexion sur plusieurs facteurs intéressants.

La première interprétation limite la production argotique des jeunes à un phénomène relativement récent, véhiculé par les médias – l'argot commun des jeunes (cf. § 7.2 et § 10.2). En réalité, il serait plus intéressant de parler au pluriel des *argots des jeunes* / *slangy mládeže*, puisque ce n'est que la *variation lexicale diatopique* – d'une région/ville/quartier à l'autre, mais aussi *inter-groupale* – entre plusieurs groupes de pairs du même quartier ou de la même école – qui permet l'appellation « argot ».

C'est ainsi que l'on peut parler d'argot, du fait de la connivence qui fige les glissements de sens suite à un épisode de la vie entre pairs et du fait de la complicité qui procure un sentiment identitaire par le biais de l'opacité de « mots à nous » qui sont inconnus des non-initiés.

En revanche, parler d'un argot des jeunes au sens d'*argot commun des jeunes* est un thème d'actualité qui mérite l'attention des chercheurs en socio-lexicologie. Le rôle ambigu des médias dans la *construction d'un « imaginaire argotique »* auprès des jeunes locuteurs a été ébauché dans l'introduction (et développé tout au long du § 7).

La dynamique de la création d'un argot commun des jeunes s'accélère avec le marketing qui est de mieux en mieux ciblé sur le public jeune. Ce public est en quête de sa propre identité, encore immature et influençable, et le sentiment d'adhésion à une culture juvénile virtuelle est assuré assez facilement par le biais de l'insertion de « mots identitaires » dans les programmes destinés aux jeunes et, par la suite, dans la publicité.

Nous avons défini ces « mots identitaires » en § 8.2 et en § 9.1 comme des expressions souvent extrêmement à la mode chez les jeunes, auxquelles ils attribuent une valeur identitaire – le plus souvent générationnelle, mais aussi spatiale, sociale, groupale, etc. Ces termes sont généralement polysémiques, tellement expressifs qu'ils peuvent être employés pour plusieurs thématiques à la fois. D'ailleurs, l'expressivité est pour nous une notion-clé qui est au cœur des universaux argotiques

– elle est non seulement liée à l’argot des jeunes, mais à l’argot en général, dans toutes ses acceptions contrastées.

En parlant des universaux argotiques, nous passons à la deuxième interprétation du singulier ébauchée *supra*. Pour notre thèse, subventionnée en cotutelle, nous avons ressenti l’obligation de faire une étude comparative franco-tchèque. Le choix de trois milieux (Paris, Yzeure – Brno) socialement très disparates montre bien des *points communs dans la motivation psycho-sociale* quant à l’insertion (et la création) des argotismes.

Nous pouvons conclure que la sociabilité naturelle des jeunes favorise la mise en place de fonctions typiques pour l’argot : a) la fonction *cryptique*, grâce à laquelle la complicité entre pairs et l’exclusion des non-pairs s’opère souvent par le biais de créations opacifiées, b) la fonction *ludique*, par laquelle le jeu – qui est si caractéristique de l’âge immature – se transpose à l’âge adolescent en innovation lexicale créative, drôle, conniventielle qui assure aux meilleurs « tchatteurs » une position hiérarchique privilégiée et, enfin, c) la fonction *identitaire*, qui, du fait du recours aux mots inconnus des autres, permet aux jeunes de s’identifier générationnellement (mais aussi socialement, spatialement, etc.) et de montrer ainsi leur révolte contre la norme conventionnelle.

Les jeunes se révoltent d’un côté contre la convention des adultes, mais paradoxalement, ils vivent dans des communautés qui ont leurs propres normes – communicationnelles, vestimentaires, de standing, etc. – assez rigides, qui pénalisent par l’exclusion tous ceux qui ne s’adaptent pas à la majorité.

Si l’on prend une classe scolaire comme unité de base de notre recherche, le lien entre hiérarchie interne et production argotique ressort clairement, notamment si l’on prend l’exemple de l’insertion des néologismes. Suite à notre observation participante, nous avons pu constater que la classe scolaire est, en général, divisée en « boss », « suiveurs » et « exclus » du point de vue de l’*autorité* et en « tchatteurs » et « passifs » du point de vue de l’*éloquence* et du *goût pour les innovations lexicales*.

Ainsi, si un nouveau mot expressif vient d’être promu dans l’usage du groupe, dans le « résolecte », nous observons principalement deux cas de figure : soit le néologisme est lancé par un « boss » qui l’apporte d’un autre résolecte (ou qu’il crée lui-même) et ce mot est vite accepté parce qu’il attire les « suiveurs » qui recopient son style (très souvent de *caïd*), soit le néologisme est lancé par un « tchatteur » (qui n’est pas obligatoirement « un boss ») qui, en répétant le terme qui lui plaît, « contamine » les autres inconsciemment.

En revanche, les « exclus » participent en général très rarement à l’innovation lexicale du résolecte par le biais des deux voies envisagées, mais leurs propos comiques – et ce sont malheureusement souvent des propos de défense ou de résignation – servent souvent en tant que sources de moqueries (les jeunes Tchèques utilisent le mot « *hláška* » pour ce type de propos, cf. § 8.3) qui peuvent se figer en lexèmes qui deviennent identitaires pour le groupe.

L’hypothèse de la *circulation intra-groupale* des mots expressifs (cf. § 8.6) est complétée par l’hypothèse de la *circulation inter-groupale* (cf. 10.4) qui essaie de

mettre en évidence les sources des argotismes. La famille, les médias, les autres groupes de pairs, entre autres, alimentent le résiolecte avec les nouveaux mots ; s'y ajoutent les néologismes créés au sein du réseau de communication observé.

Ainsi, l'observateur qui propose au groupe de remplir un questionnaire qui cible les mots utilisés entre copains, obtient un patchwork difficilement analysable. Des entretiens consécutifs sont nécessaires pour spécifier le contexte, l'étymologie, la force expressive, l'extension et l'ancienneté de tel ou tel lexème dans le groupe entier, puisque la profusion des hapax à différents niveaux complique le travail d'analyse lexicale. Les *hapax* rencontrés ne sont pas forcément des créations *ad hoc* idiolectales, il s'agit souvent de « mots identitaires » dans des résiolectes para-scolaires que les jeunes en question essaient – sans succès – d'insérer dans le résiolecte scolaire (cf. § 10.2).

Le *travail qualitatif d'observation participante* propre aux sociolinguistes permet d'observer la contextualisation de chaque argotisme. Or, pour pouvoir énoncer des hypothèses d'ordre lexicologique, le *questionnaire de grande taille* est inévitable pour rassembler un stock qualitativement important dans le but d'observer les tendances morpho-sémantiques. Après avoir passé quinze jours dans les ateliers d'un lycée professionnel à Brno, par exemple, et après avoir enregistré plus de 50 heures de conversation spontanée que ce soit pendant le travail dans les ateliers ou pendant les récréations et les sorties, nous n'avons pas pu obtenir la contextualisation d'un nombre suffisant d'argotismes. Ceci résulte du fait que leur énonciation est aléatoire, liée à un sujet susceptible de les faire émerger et malgré tous nos efforts, notre présence ne devait pas être suspecte et nous ne devions pas exhorter les jeunes de façon trop ostentatoire à parler des thématiques argotiques (cf. § 10.1).

Les lexèmes « à la mode » à l'époque de l'observation étaient particulièrement récurrents, mais après avoir dévoilé notre identité de chercheur en argotologie, les jeunes ont montré leur capacité rhétorique (souvent méprisée à cause de leur marginalité sociale) et leur richesse synonymique de façon tout à fait remarquable.

Malheureusement, notre corpus parisien est très pauvre à l'écrit, puisque la plupart des élèves interrogés n'étaient pas scolarisés depuis suffisamment longtemps en France pour maîtriser l'orthographe, et encore moins celle des mots qu'ils employaient uniquement à l'oral. Toutefois, leur éloquence et leur compétence métalinguistique au cours des *entretiens* (au moins pour les francophones) nous ont persuadée que leur insécurité linguistique se limite notamment à l'écrit et au français soutenu, voire littéraire, qu'ils ne rencontrent que dans le contexte scolaire.

Les *alternances dans la transcription* des argotismes sont laissées telles quelles dans les annexes (cf. § *Annexe 2*), parce qu'il nous paraît intéressant de montrer le goût qu'ont les jeunes pour s'exprimer à leur manière malgré un risque d'improvisations orthographiques¹. D'ailleurs, ceci permet également d'observer maints

1 Ce ne sont pas uniquement les fautes orthographiques traditionnelles qu'on repère. Dans la façon d'écrire de certains élèves à Yzeure et à Brno, nous retrouvons des marques de dysgraphie.

cas d'hypercorrection (par exemple, la notation de la désinence -*ý* standard au lieu du -*ej* parlé pour ce qui concerne les adjectifs masculins en tchèque).

La méthode argotographique de collecte du lexique par le biais de questionnaires nous a permis d'observer les tendances évolutives dans la langue non-standard : d'un côté, nous avons pu notamment observer la diminution de la resuffixation en français, la promotion du verlan dans l'argot des jeunes des cités en province et la stabilisation de certaines verlanisations et emprunts dans l'argot commun des jeunes (cf. § 7.2 et § 9.2) ; d'un autre côté, nous avons pu observer la richesse des suffixes et le recours identitaire à des formes régionales dialectales et argotiques à Brno (cf. § 9.2).

L'analyse des procédés formels et sémantiques est un sujet extrêmement riche et nous sommes obligée de reporter l'analyse détaillée des trois corpus à une recherche ultérieure. Nous nous sommes particulièrement penchée sur la catégorisation du lexique néologique par l'intermédiaire de la typologie de l'expressivité (cf. § 9.2) et sur la catégorisation du lexique grâce à la méthode des filtres successifs (cf. § 10.3).

Le présent travail a alors pour but de ponctuer les points universels à partir des exemples tirés de nos corpus afin de pouvoir justifier de l'existence du phénomène universel d'un argot des jeunes.

« *Toute langue génère continuellement et aura toujours des argots* », affirme J.-P. Goudaillier² et l'observation des points communs dans la production argotique est également l'axe de recherche principal du laboratoire Dynalang-PAVI dont nous sommes membre. Nous sommes convaincue de l'existence d'un phénomène argotique universel, mais pas exclusivement dans le milieu urbain qui est le plus souvent étudié à cause de la diversité lexicale due au brassage des populations. L'argot émerge dans chaque groupe cohésif qui cherche à s'identifier par rapport à ses membres (ce qui implique la création de néologismes qualifiés de « *micro-argots* ») et par rapport aux groupes qui ont des aspirations similaires (ce qui implique la reprise des formes circulant dans l'« *argot commun* » de tel ou tel groupe - nous avons notamment vu le cas de l'argot commun des jeunes, du FCC et du *hantec*).

Ayant passé en revue quelles sont les motivations des jeunes pour rechercher la connivence et construire leur identité grâce au recours à l'argot, nous en tirons la conclusion que l'argot et les jeunes (et encore plus concrètement les adolescents) constituent un couple fidèle qui mérite que la recherche argotologique y prête une attention plus grande. En comparant les motivations psychiques et sociales des jeunes avec celles des adultes, il nous paraît propice de qualifier l'adolescence d'*âge argotique* (cf. § 8.7). Ce n'est pas seulement le besoin de sociabilité, beaucoup plus prononcé chez les jeunes qu'à l'âge adulte, qui pousse les gens, surtout les hommes, à cimenter leur connivence à travers les formes argotiques que la langue et leurs compétences créatives proposent. La raison pour laquelle le

2 J.-P. GOUDAILLIER, *Comment..., op.cit.*, p. 11.

recours à l'argot est le plus prononcé à l'adolescence repose notamment sur des *motivations psychiques*.

Le phénomène qui démontre le mieux l'impulsion des jeunes à s'exprimer avec emphase, de manière exagérée, est l'intensification du discours par le biais des *adjectifs et des adverbes intensificateurs* (cf. § 8.2) qui sont souvent aussi des « mots identitaires ». Nous sommes d'avis que ce sont de vraies « épices stylistiques » que les adultes utilisent en littérature ou dans le marketing pour transformer les textes en « style juvénile », comme on dirait en linguistique tchèque, ou bien pour faire un « émaillage faux-jeune », comme on dirait en France.

Si l'on observe de plus près les motivations psychiques, plus le jeune est immature, plus il a besoin d'impressionner son entourage avec des termes qui choquent, qui transgressent les tabous sociaux (notamment sexuels, scatologiques, religieux et moraux). La *fonction impressive* est souvent indissociable de la fonction expressive. Le chercheur doit se rendre compte du grand risque d'interprétation fautive des mots qui lui paraissent fort impressifs pour leur aspect néologique, mais qui peuvent être tout à fait banalisés à force de leur usage fréquent dans le groupe.

Nous avons vu sur l'exemple de *mrdna* (cf. § 8.4) à quel point un mot peut se dévulgariser et quelle est la vitesse de *l'effacement de l'expressivité* qui engendre la création des synonymes néologiques. Le caractère expressif est souvent assuré par la *néologie*, mais pas exclusivement. Un terme tout à fait standard, non-marqué, peut devenir expressif dans un contexte particulier où la norme communicative endo-groupe présuppose l'emploi d'un terme marqué.

L'expressivité est une notion qui a donc un double sens : psychologique et lexicologique. Parler d'expressivité du point de vue psychologique implique un regard vers l'intention émotionnelle du sujet parlant, tandis que l'approche lexicologique prend en compte la forme du lexique choisi. Cette confrontation entre la fonction (pragmatique d'usage) et la forme du lexique doit être prise en compte par les *argotologies* française et tchèque, même si dans la dernière, on entend parler couramment de *stylistique du discours oral*.

Pour réconcilier l'approche pragmatique et onomasiologique, qui est d'ailleurs, à notre avis, au cœur de la scission entre les sociolinguistes et les « argotographes », nous nous sommes référée à la catégorisation du lexique expressif (dont le lexique argotique fait partie) proposée par J. Zima (cf. § 5.3). Nous avons appliqué sa théorie de l'expressivité lexicale qui distingue trois types d'expressivité – *inhérente*, *adhérente* qui sont lexicalisés et *contextuelle* qui est stylistique (actualisations fonctionnelles) – sur le lexique de notre corpus tout en essayant de circonscrire un « parasystème argotique des jeunes » (cf. § 9.1), système parallèle aux règles d'usage de la langue courante, mais privilégiant certains procédés typiques qui assurent la reconnaissance identitaire générationnelle.

L'adoption de la catégorisation du lexique selon son type et son degré d'expressivité nous permet également d'éviter de se fier aux *marques lexicographiques*

du lexique non-standard, marqué. Nous avons prouvé en § 5.1 leur caractère arbitraire – dû à une attribution subjective en fonction de la politique linguistique et divergeant d'un éditeur à l'autre – ainsi que leur vieillissement inévitable. Ceci est dû à l'importante dynamique de cette composante du lexique qui peut émerger en tant qu'argot au sens premier du terme, passer dans l'argot commun, voire même, après avoir perdu son expressivité et sa connotation sociale, se standardiser en relativement peu de temps.

En lexicographie française, nous constatons la promotion de la marque *fam.*, diaphasique qui évince progressivement les marques diastratiques, connotées socialement, *pop.* et *arg.* En revanche, l'étendue de la marque *fam.* ne permet pas de voir la différence entre l'expressivité axiologique (hypocoristiques, etc.) et l'expressivité socio-stylistique (équivalente à la notion d'argot commun). En lexicographie tchèque, et notamment au niveau du traitement des corpus, nous constatons que la recherche sur le tchèque parlé et sur le lexique non-standard connaît une dynamique prometteuse³.

Bien que nous comparions une langue romane avec une langue slave – ainsi que trois contextes socio-ethno-économiques divergents – et compte tenu du fait que les jeunes sont les indicateurs non seulement des tendances évolutives de la langue mais aussi du climat social auquel ils s'adaptent et contre lequel ils se révoltent, la conclusion générale de ce travail peut se résumer en constatant que la notion d'« argot des jeunes » ouvre des axes de recherche multiples : dans son acception d'« argot commun des jeunes » dans une langue précise aussi bien que dans la vision des universaux argotiques inter-langagiers.

3 Deux éditions du Dictionnaire du tchèque non-standard (SNČ) au cours de 2006 ou bien l'élaboration des trois corpus du tchèque oral par l'Institut du Corpus national tchèque (ÚČNK), à savoir le corpus oral de Prague, de Brno et le corpus du tchèque oral, ORAL 2006.